

—Parbleu ! fit carrément Bourguignon.

—Vous avez donc qu'ils existent ! s'écria vivement Caduchet.

Puis, se reprenant tout à coup :

—Non, ne vous trompez pas à mon exclamation.. je ne vous ai pas tendu un piège pour vous arracher un aveu. Je vous le répète, je n'ai plus intérêt à m'empêcher de ces preuves... Tout à l'heure je vous ai dit de regarder dans mes yeux. Vous avez dû y lire que ce n'est plus le policier qui vous parle... c'est l'homme qui veut, sinon vous adresser une prière, tout au moins faire appel à votre conscience en faveur de deux innocents.

Outre l'émotion que trahissait sa voix, il y avait un tel accent de sincérité dans les paroles de Caduchet qu'il convainquit Bourguignon.

—Parlez, dit-il.

—Je n'ai plus rien à vous apprendre, reprit l'agent. Durant cette nuit où vous avez épilé l'action de la police, vous devez savoir quel a été le sort des coupables tombés en ses mains.

Et, se tournant vers de Valnac, il appuya en continuant :

—On est décidé à laisser tomber cette affaire, car toute poursuite n'aboutirait maintenant qu'au déshonneur de deux familles qui, à cette heure, ne comptent plus que des innocents.

—C'est la vérité, prononça Bourguignon qui, instruit des événements de la nuit, comprenait toutes ces allusions qui demeuraient lettres closes pour François de Valnac.

Caduchet continua :

—Durant le long espionnage de plusieurs années que j'ai exercé dans ces maisons, il est deux douces créatures, deux femmes que j'ai appris à vénérer, deux honnêtes et vertueuses natures qui ont vécu dans ce milieu sans que rien puisse leur être reproché. Pour elles, la justice n'ayant plus de coupables à châtier, plus de but à atteindre, la justice, dis-je, se fait muette, car la continuation des poursuites n'aboutirait uniquement qu'à jeter le déshonneur sur ces deux femmes innocentes. Or, ce que la justice ne veut pas accomplir, un homme peut le faire... et cet homme, c'est vous, Bourguignon. Avant de rien faire, demandez-vous si l'être pour lequel vous voulez agir est digne que, pour lui, on ressuscite un scandale qui rejillira sur deux vertueuses femmes ?

Muet, les yeux baissés, semblant réfléchir, Bourguignon écoutait le policier.

—Croyez-moi, poursuivit Caduchet ; laissez les choses telles que la Providence vient de les arranger. Entre des mains pures et généreuses qui sauront la dépenser en pieuses et bienfaitantes œuvres, la fortune sera mieux placée qu'en celles d'un vaniteux et ingrat imbécille qui la gaspillera en stupides et honteuses débauches. Vous avez en vos mains le bonheur, le repos, la considération de deux dignes créatures : décidez donc si vous devez les sacrifier à l'intérêt d'un misérable, avide et sans cœur, qui ne vous en aura aucune reconnaissance.

Alors, quittant brusquement la place, Caduchet marcha vers la sortie en disant :

—Libre à vous, Bourguignon, de faire maintenant valoir vos preuves.

Au moment de franchir la porte du salon, il se retourna et, en riant, il ajouta :

—Je vais vous renvoyer votre Paul Avril que, depuis vingt-quatre heures, un de mes hommes promène dans Paris à la poursuite de Mme de Jozèdes. C'est un prétexte que j'avais inventé pour le tenir éloigné de ce domicile dans lequel je comptais faire ma fouille, quand je serais aussi parvenu à vous en écarter.

Et, après un respectueux salut à M. de Valnac, le policier disparut.

Il était à peine sorti, que François se rapprochait précipitamment de Bourguignon en demandant d'une voix inquiète :

—Qu'a-t-il donc voulu dire en prétendant que la justice devenait muette parce qu'elle n'avait plus de coupables à châtier ?

—Mme d'Armançis n'est-elle pas en fuite ?

—Oui, mais les autres ?... De Jozèdes ?

—Mort !

—Perrier ? la Cardozo ?

—Morts aussi... après avoir tué Mme Perrier.

De Valnac n'avait cité ces noms que parce qu'il hésitait à prononcer celui de son beau-frère. En voyant le serviteur ne pas continuer de lui même ses sinistres renseignements, il lui fallut poursuivre son interrogatoire.

—Et M. d'Armançis ? balbutia-t-il.

—La justice s'est arrêtée devant sa démence. A cette heure, votre beau-frère, devenu fou furieux, doit être enfermé dans une maison d'aliénés.

Tout en parlant, le vieillard avait subitement tendu l'oreille au grincement d'une clef tournée dans la serrure de la porte d'entrée.

Le claquement de cette porte qu'on refermait avec force fut aussitôt suivi du bruit de pas pressés qui traversaient l'antichambre et se dirigeaient vers le salon.

—Voici M. Avril qui rentre, dit François.

—A nous deux ! murmura Bourguignon.

Pâle, défait, harassé, mais l'air toujours insolent, Paul entra le chapeau sur la tête. Sans avoir vu de Valnac, il se laissa lourdement tomber sur un fauteuil en s'écriant :

—Ouf ! je n'en puis plus ! Bourguignon, tire moi mes bottes... puis apporte-moi mes pantoufles, ma robe de chambre... ensuite mon déjeuner... allons, fais vite... qu'as-tu à me regarder ? Est-ce que tu ne me comprends pas ? Pourquoi restes-tu là comme un vrai soliveau ?

Le fait était que le domestique, à tous ces ordres réitérés, n'avait pas plus bougé que s'il eût été atteint d'une soudaine et profonde surdité.

En même temps son visage offrait tous les signes d'une immense surprise.

—Ne me reconnais-tu donc pas ? s'écria Paul à cette étrange réception.

—Oh ! si, si, parfaitement... et c'est parce que je reconnais monsieur que je suis en train de me demander si monsieur n'a pas bu un petit coup de trop... cela seul m'expliquerait son erreur ?

—Une erreur... où vois-tu une erreur ?

—Dame ! en entrant ici, est-ce que monsieur ne s'est pas trompé d'étage ?

Et, se mettant à sourire, Bourguignon montra le salon en disant :

—J'en appelle à vous-même... regardez si cette chambre ressemble en rien à la mansarde que vous habitez au-dessus de ce logement.

Puis d'un ton bonasse :

—Oh ! ajouta-t-il, croyez bien que je comprends qu'on se trompe... on a une pointe de vin dans la tête, alors on ne compte pas ses étages, on se croit arrivé et on entre chez le voisin... rien de plus naturel et de plus drôle ! Aussi vous voyez que je suis le premier à en rire.